

Médecine et littérature (de la littérature comme outil nécessaire à l'enseignement de la médecine)

Jean Désy et Marie-Pierre Bédard

AU COURS DU TRIMESTRE D'AUTOMNE 2005, j'ai eu le privilège de donner un cours de littérature à l'Université Laval, offert à tous les étudiants comme cours optionnel, mais chapeauté par la Faculté de médecine. Une dizaine d'étudiants en médecine, de deuxième et de troisième année, se sont inscrits à ce cours intitulé « Du Tao-tô-king à Rimbaud » et portant sur l'étude de six chefs-d'œuvre tirés de la littérature universelle.

La lecture d'*Hamlet*, de Shakespeare, nous a permis de réfléchir sur les passions et le tragique de la condition humaine. *L'Idiot*, de Dostoïevski, nous a fait toucher à la compassion et à certains des rapports pouvant exister entre le bien et le mal. La lecture de *Faust*, de Goethe, nous a permis de prendre conscience des dangers d'un mythe éminemment moderne, le mythe faustien. *Une Saison en enfer*, de Rimbaud, nous a jetés dans la rébellion adolescente, mais portée par une expérience poétique absolument fabuleuse. Le *Tao-tô-king*, de Lao-Tseu, nous a fait connaître une littérature essentiellement sacrée, tandis que *Regards et jeux dans l'espace*, de Saint-Denys Garneau, nous a fait suivre le difficile chemin du poète avec ses doutes, ses éclairs, ses chutes et ses joies.

Aux questions « Dans quelle mesure l'expérience poétique de Rimbaud est-elle une entreprise faustienne ? À quel diable Arthur Rimbaud vend-il son âme (tout en dérégulant tous ses sens) de manière à nous faire plonger dans son enfer ? », une étudiante a créé un texte de fiction qui m'a paru tout à fait original et d'une indéniable qualité littéraire. J'ai pensé vous le faire partager.

En ce moment particulier de l'histoire humaine, il y a nécessité de réconcilier le monde des arts (et de la littérature) avec celui des sciences. Les dérives de la raison pure et de la pensée rationnelle, appliquées à la vie humaine, ont en quelque sorte fini par expulser les êtres de la réalité concrète, contribuant à l'apparition de plusieurs maux liées à la perte de Sens.

Il n'y a qu'une représentation plus fidèle de ce qu'est la vie humaine dans sa totalité, retrouvée dans quelques grands textes, qui puisse mener à une certaine résolution des nouveaux problèmes auxquels se voit confrontée l'humanité. Les plus grands défis en biologie ne pourront demeurer sensés si le point de vue artistique ne fait pas contrepois au point de vue scientifique.

Bonne lecture !

Jean Désy

Une double saison en enfer la mienne, ici et maintenant, et l'autre, celle d'avant

J'ESSAIE DE LUI DIRE qu'il y a autre chose dehors. Qu'il y aura toujours autre chose, mais il ne m'entend pas. Il s'enferme. Les deux mains plaquées sur ses oreilles. Les yeux fermés durement. Les mains gelées par la froideur qu'il s'impose. Parfois, il oublie de respirer. Il a trop réfléchi. Beaucoup trop. Les gens

ont jadis défilé devant ses yeux, mais ils ne sont plus que désillusion aujourd'hui. Il voudrait s'envoler, ne serait-ce que pour quelques instants. Quitter ce corps qui se vide. Et moi, je lui parle doucement, mais je sais très bien que les mots ne se rendent pas. Ils s'enflamment juste avant de toucher son cœur glacial, mort.

Il est emmuré. Il est condamné. Il a construit son enfer.

Mais où était-il il y a quelques années à peine ? Si je me rappelle bien, il avait décidé à 22 ans de faire sa

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri. Marie-Pierre Bédard est étudiante en médecine à l'Université Laval, à Québec.

médecine. Le parcours qu'il avait suivi pour y arriver était très peu traditionnel. D'ailleurs, rien de sa personne n'était traditionnel. Tous ces étudiants qui l'entouraient s'étaient vus, à trois ans, stéthoscope à la main et grand sarrau blanc. Et lui que voulait-il faire à trois ans ? Du plus loin qu'il puisse se rappeler, il aurait aimé être marin. Se faire pousser une grande barbe. Porter les mêmes vêtements pendant des semaines. Être à la merci de vagues déchaînées. Un goût de salé sur les lèvres. Et un horizon, toujours le même, toujours différent. Mais le temps avait fait son œuvre, il avait mis en conserve dans un coin reclus de son cerveau tous ces rêves qu'on apprend à oublier. Chaque matin, il montait les marches de son pavillon, le Vandry, poussait la lourde porte vitrée et inspirait sa dernière bouffée d'air frais. À l'intérieur, il s'amusait à observer d'un œil distrait ce qu'il appelait *le ballet des étudiants*. Car ils dansaient plus qu'ils ne marchaient ces étudiants, prêts à toutes les courbettes, à tous les chassés-croisés. Et comme tout bon danseur soucieux de plaire à son public, ils affichaient le même sourire plastique jour après jour. Le sourire du succès, du prestige. À rendre la médecine si inaccessible, on avait fait d'elle une gloire ultime sans égard à son véritable contenu. C'est tout juste si on prend le temps aujourd'hui de comprendre la profondeur de cette profession, trop occupés que nous sommes à l'encenser. **On ne veut pas devenir un bon médecin. On va en médecine.** Et c'est tout le questionnement qu'on s'impose. Et on s'est forgé ce faux air de gêne quand on avoue aux autres qu'on étudie en médecine alors qu'on bouillonne de fierté.

Donc, notre jeune homme avait atterri en médecine à 22 ans. Il avait vite compris qu'il resterait différent peu importe les efforts qu'il déploierait pour se fondre dans la masse. Les autres l'ignoraient. Ou peut-être était-ce lui qui les ignorait. Il s'était lui-même placé en marge avant que les autres décident de lui accorder cette place. De toute sa personne, de ses moindres paroles et actions émanait une différence frappante. Il était un étranger. Pourtant, à cette époque, il espérait encore de grandes choses pour lui et pour ce monde l'entourant. À coups de grandes espérances, la rationalité lui était moins pénible à supporter.

Et même s'il se sentait seul, marginal, il se surpré-

nait à éprouver une passion incommensurable pour la médecine. Il l'aimait intensément. Mais d'où était né cet Amour ? De la diversité, peut-être. Des gens. De tout ce qui ressent. D'un cœur qui bat. D'un sourire qui s'esquisse. Mais surtout de la compassion sincère. Les années défilaient, et il prenait racine dans cet univers. Il avait survécu aux soirées d'études interminables grâce aux doses suprathérapeutiques de caféine qu'il ingérait. Il avait gobé des milliers de pages de notes arides : neuro, cardio, uro, psy, pneumo, endocrino, etc. Il avait détesté ces professeurs paternalistes qui vous dictent leur façon d'être médecin. Ces bourgeois, assis confortablement dans leur petite vie, convaincus que l'unique bonne façon de faire demeure la leur. La médecine n'était pour eux qu'un tapis rouge qu'on déploie soi-même en ligne droite, avançant ses propres pas. D'un autre côté, il avait adoré ces amants de la médecine. Ceux qui en parlent toujours comme au premier jour. Ceux qui sont restés eux-mêmes et qui ont compris que la mort fait partie intégrante de la vie. Il s'était même surpris à croire qu'il y avait quelque part une minuscule place pour lui dans ce monde de grandes personnes. Certes, un nano-endroit pour sa nanopersonne marginale, mais un endroit tout de même. Mais l'on sait bien aujourd'hui que le seul fait de croire ne suffit pas. Il permet de faire seulement la moitié du chemin. Et pour le reste, il faut un art du piétinement d'autrui particulièrement robuste et une maîtrise de son regard nombriliste. Cependant, notre petit homme se délectait de sa naïveté. C'est qu'il avait l'esprit de survie, de survie mentale. Sans esprit candide, les grandes personnes sérieuses sont si lourdes, et on ne peut les porter toutes sur ses pauvres épaules. On se camoufle dans la marge. Et on les écoute répéter la même phrase sans cesse sur notre compte : Regardez-le donc ce garçon, il a oublié de grandir. Que c'est malheureux ! Il ne sera jamais un Homme parmi les hommes !

Trois années s'étaient écoulées. Trois années de répétition. Il était pris dans l'engrenage d'un cercle bien vicieux. Plus il étudiait, et plus il oubliait. Et plus il oubliait, plus il se tapait sur la tête. Et plus il se tapait sur la tête, plus il se convainquait qu'il fallait étudier plus. Et plus il étudiait, plus il oubliait. Cependant, c'était une maladie bien connue du milieu. Et il sem-

blait s'être habitué à son état pathologique. L'instinct de survie. Toujours son instinct. Et c'est ainsi que sans bavure excessive ni cataclysme majeur, il avait atteint la ligne du *no man's land*, l'externat.

Pour l'une des premières fois, il se voyait Hercule. Il se voyait porter tous les malheurs du monde au creux de son oreille, dans l'espace libre de l'enlacement de ses deux bras frêles. Il vivait une de ces *overdoses* de crédulité qui vous tue en silence. Qui s'empare de votre corps dans un moment de faiblesse où vous vous méprenez à embrasser la totalité de l'espèce humaine. À vouloir faire de chaque famille la vôtre. Chaque larme, votre propre tristesse. Chaque extase, votre découverte.

Cependant, cet état d'esprit ne peut durer toujours. Le seul mot *état* vient en certifier la frivolité. Il était au cœur d'un mirage. Quelque part au fond de lui, il savait. Il savait que sa réalité était altérée. Il savait qu'il voyait simplement les premiers degrés de toutes les choses, mais il savait aussi qu'à l'arrière-plan, la cruauté de l'existence était parfois difficile à ingérer. Il restait donc au premier rang avec ces gestes préfabriqués qui fonctionnent pour plusieurs situations journalières et avec ce langage restreint de 30 mots qui est complet pour les conversations de la vie courante. Néanmoins, plus il avançait dans cette lignée, plus il voyait la vraie réalité prendre le dessus. Le mirage se dissipait. Il cherchait son air. Mais l'air était trop lourd. L'oxygène, si loin. La brume de son regard s'estompait, il voyait toutes les imperfections de son environnement, de la même manière qu'un tableau s'enlaidit à mesure qu'on s'en approche.

L'externat. Un monstre. C'est fou comment ce mot peut amener avec lui des angoisses. Il traîne avec lui tant de tabous qu'il arrive à peine à nous révéler sa vraie nature. Il ne s'agit pas de n'importe quel monstre. C'est le monstre hypocrite, qui joue le rôle de l'ami, qui vous apprend à faire des grimaces et qui se retourne contre vous au dernier instant pour vous piétiner le cœur, les yeux dans les yeux. Et c'est là, je crois, que notre jeune homme commença à véritablement ériger les murs de son propre enfer. À construire cet endroit sombre dans son esprit qui le garderait éventuellement prisonnier de ses propres pensées.

Alors, notre homme avait désormais le statut

d'externe débutant. Un statut en dessous de tous les autres statuts plus importants, cela va de soi. Il venait à peine de franchir la première porte du premier hôpital, de sourire au premier patient de sa première journée, de dire le premier bonjour à la première infirmière de la première salle, qu'il sentait déjà le sol basculer sous ses pieds.

On est le 12 octobre. Dehors, c'est humide, écrasant. Où devait-il se rendre déjà ? Il feuillette compulsivement les papiers officiels qu'il a reçus il y a quelques semaines pour trouver celui qui indique le local où il doit se rendre. Il panique et ferme les yeux. Rien ne va plus. Il s'est jeté lui-même dans ce gouffre. Pourquoi ? Oh oui, parce qu'il aime les gens. Parce qu'il veut les aider. Parce que la médecine le passionne. Est-ce suffisant ? Peu importe, il est trop tard pour reculer. Il pourrait crier ses tripes, les étaler sur la place publique de cet hôpital, mais il doit admettre qu'il n'en a pas le courage. Il choisit de faire un pacte avec lui-même : si cette journée, cette première journée d'une longue série est trop aberrante, il tournera pour de bon le dos à cette profession. Soudainement, il se sent plus léger, car il a une échappatoire. Et il est le seul à savoir. Il y a quelque chose de rassurant dans ce mensonge qu'on peut s'imposer à soi-même. Et c'est comme s'il y avait toujours une autre vie possible. Des tonnes d'existences partout dans ce monde, prêtes à l'accueillir. Il monte deux à deux toutes ces marches de marbre qui le séparent du troisième étage : le service de psychiatrie. Il fallait qu'il commence par ce stage. C'est un signe ! Il ne croit pas aux signes. Et tout de suite, après quelques poignées de mains formelles, il se retrouve dans la chambre d'une jeune fille, 14 ans ou peut-être 16. Elle sera son premier patient. Il espère s'en rappeler pour toutes les années à venir. Utopie. Il ne sait pas où se tenir : derrière le médecin, à côté, près du lit, de la fenêtre, de la porte. Comment placer ses mains : le long de son corps, dans les poches de son sarrau blanc qui lui donne un air trop sérieux, sur la barre en métal du lit. Et le regard. Pas des yeux de pitié. Un regard qui inspire la confiance, mais pas trop. Pas d'arrogance ni de mensonge. Il sait ce qu'il ne doit pas faire, mais trouve difficilement ce qu'il doit faire. Il a le droit de se tromper, mais on lui a tant appris à vouloir être parfait, inhumain. Ouf, c'est le début d'une longue journée.

Il la regarde. Elle porte un chandail rouge à capuchon, des jeans et des pantoufles grises en forme de souris. Elle semble vouloir disparaître : comme lui, mais pour des raisons différentes. Le psychiatre qu'il accompagne commence à parler, mais il n'entend déjà plus les mots. Son ton est trop neutre, sec. Il semble discuter du problème de cette jeune fille de la même manière qu'il pourrait parler de son handicap au golf. Comment peut-il agir ainsi ? A-t-il vendu son âme au diable pour parler d'un air aussi dégage, froid ? Il se l'imagine à l'heure du jugement dernier, assis avec Méphistophélès sur les roches brûlantes de l'Enfer. Il injurie toutes ces âmes défilant devant lui, car même dans la mort il est supérieur. Il rit fortement, leur crie à tue-tête et leur crache au visage les erreurs magistrales de leur existence humaine. Il continue à jouer son rôle de paternaliste endurci même en enfer... Pourquoi a-t-il cette vision ? Il n'en sait rien, mais il ne doute pas qu'elle soit empreinte d'un certain degré de véracité.

Le médecin continue son monologue debout à côté du lit, les yeux rivés sur le dossier de cette jeune fille qui semble être sur le point de casser. Pendant qu'il évoque à voix haute des expressions impitoyables du jargon médical : « ... 50 mg de Zoloft, deux fois par jour... nausées, perte d'appétit... désintéressement +++ insomnie... un demi-Ativan au coucher... idées suicidaires... pas de plan précis établi... », la patiente pourrait éclater, ici, au milieu de cette chambre trop vert pâle, qu'il ne s'en rendrait pas compte. Il pourrait sûrement pousser son incompetence en avisant le garçon de l'entretien ménager qu'il y a des éclats de petite fille brisée à ramasser au 3028. Je dois dire qu'il exagère à peine dans ses pensées loufoques, voire absurdes. La jeune fille pose son regard profondément meurtri sur lui, l'externe, piquet sur place, qu'on a omis de lui pré-

senter. Elle donne l'impression de chercher de l'aide, ou du moins, un tantinet de compassion. Elle est pleine d'une tristesse inaudible. Elle est hospitalisée dans cette unité depuis trois semaines, et il apparaît évident qu'une tentative de suicide est monnaie courante dans ce service rempli d'individus blasés, limités dans leur manière d'aider, d'agir. Dans quelle société vivons-nous pour que la personne qui a choisi de mourir nous laisse à ce point indifférents ? C'est comme si au plus profond de notre être, il résidait un secret silencieux qui accepte le suicide comme moyen de s'évader d'un monde

si superficiel. L'expression *joie de vivre* s'est à ce point transformée en synonyme de surconsommation que quelqu'un qui ne consomme pas assez consomme une parcelle de son être et peut atteindre facilement ce point de non-retour qu'est le désir de mourir.

Après seulement huit anodines minutes, le psychiatre ressort de cette chambre. Quoi, si vite ! On dirait qu'il a simplement fait semblant de vouloir aider : il a mimé le médecin en lui. Et il fourvoie presque tout le monde avec cette imitation, y compris

lui-même, mais il n'a pas saisi qu'on ne peut tromper un externe à sa première journée ou il l'a peut-être senti mais il s'en fout royalement. Notre jeune homme s'arrête en plein corridor. Son cœur lui dit de revenir sur ses pas, de s'asseoir dans la pièce sombre qu'il vient à peine de fuir pour prendre le temps. Il s'était toujours convaincu qu'il serait un réel médecin pour les autres, mais voilà qu'à sa première journée, il déroge déjà à ses seuls principes fondamentaux. Le médecin qui parraine son stage continue sa course et parle grossièrement tout seul à un externe qui s'est immobilisé quelques mètres derrière. Soudain, il croise le regard interrogateur d'une infirmière et comprend que cet externe ramolli vient de lui faire un premier affront. Il se re-



tourne brusquement et lui hurle de le suivre, qu'il reste plusieurs patients à examiner. Poliment, l'externe le rejoint en se disant intérieurement que ce médecin ne sait pas à quel point il le méprise. Alors qu'il aurait tant aimé voir en lui un modèle, il n'apercevait plus que le néant. Et cette journée pathétique se poursuivra sans accroc majeurs.

Le soir même, après avoir à peine effleuré l'assiette de spaghettis trop cuits qu'il s'était concoctés, il s'affale sur le divan. Il se remémore son pacte. Il avait définitivement survécu à l'une des journées les plus abrutissantes de toute son existence, mais il ne voulait pas abandonner aussi lâchement. De toute évidence, il devait trouver une solution lui permettant de demeurer lui-même dans un milieu aussi pervers et jonché d'individus éreintés. L'image de la jeune fille du 3028 était omniprésente dans son esprit : la façon qu'elle avait de regarder avec autant d'attention le carrelage du plancher et cette manière qu'elle avait de serrer ses doigts pour former un poing à une cadence bien rythmée. La seule idée qui lui venait en tête était la poésie. Il savait que la vie devenait moins lourde lorsqu'on la parsemait d'images, de sons nouveaux et de métaphores. Une expérience poétique bien dirigée pouvait, selon lui, sauver une vie. La jeune fille s'était brûlé les ailes, mais peut-être pouvait-elle apprendre à s'en fabriquer d'autres par la passion pour l'écriture, la poésie : «... puisque l'écriture a cette vertu de nous faire exister quand nous n'existons plus pour personne». Il choisit une œuvre particulièrement à propos dans son immense bibliothèque, les œuvres complètes d'Arthur Rimbaud. Il était conscient que le thème discuté dans *Une saison en enfer* demeurerait dur, mais aussi empreint d'une immense lucidité. Il s'endormit ce soir-là avec l'impression de pouvoir insuffler à cette jeune fille un nouveau souffle, un espoir, peu importait la taille de cet espoir.

La semaine de stage en psychiatrie se poursuivait à toute allure et il n'avait pas le temps d'aller livrer son livre à cette petite âme de la chambre 3028 du troisième étage. En fait, je crois qu'il ne prenait tout simplement pas le temps. De toute façon, le résultat demeurerait le même : Rimbaud se retrouvait toujours au fond de son sac, asphyxié par l'amas de notes à lire sur la schizophrénie, les troubles socio-

affectifs, la personnalité limite, le deuil, etc. Ce n'est que le vendredi après-midi, alors que son patron lui avait laissé un peu de temps libre, qu'il décida enfin de mettre son projet à exécution.

Une infirmière du poste, qui l'avait reconnu, vint lui annoncer que Judith – il se rendit compte qu'il ne savait même pas son nom – était décédée depuis 30 heures. Et lui, il y a 30 heures, il observait le tourbillon des premiers flocons de neige qui s'animaient dans la lumière d'un lampadaire. Elle n'avait pas trouvé de place pour être heureuse. Elle était partie seule. Sans Rimbaud. Et surtout, sans le réconfort passager qu'il aurait pu lui procurer.

La bouche de l'infirmière continuait à articuler des mots. Il le voyait bien. Cependant, tout autour de lui s'était transformé en mutisme, tout était devenu glaçon. *Il se brisait. Il ensevelissait cette morte au creux de son ventre. Ses poumons brûlaient. Ses tempes grondaient. La nuit roulait dans ses yeux.* Il sortit de l'hôpital, le soleil dans le ciel le narguait. J'imagine qu'il a fini par se rendre chez lui...

Aujourd'hui, nous sommes le 16 décembre. Et moi, je suis montée chez lui tout à l'heure. Il ne m'a pas répondu. Il est là pourtant. La tête sous l'eau, calé dans sa baignoire. Il essaie en vain de se tremper jusqu'aux os, car il n'est plus qu'un cadavre. Un cadavre se desséchant. Et moi je lui crie de l'autre côté de la porte qu'il y a autre chose dehors. Qu'il y aura toujours autre chose, mais il ne m'entend pas. Il s'enferme. Les deux mains plaquées sur ses oreilles. Les yeux fermés durement. Les mains gelées par la froideur qu'il s'impose. Parfois, il oublie de respirer. Il voudrait s'envoler, ne serait-ce que pour quelques instants. Quitter ce corps qui se vide. Et moi, je lui parle doucement, mais je sais très bien que les mots ne se rendent pas. Ils s'enflamment juste avant de toucher son cœur glacial, mort.

Son enfer. Les murs épais. La chaleur paradoxale d'un corps qui a déjà pris froid.

Mais moi je sais. Je sais qu'il renaîtra. Car après tout, *l'amour est à réinventer.*

Et il y a peut-être des secrets pour changer la vie ? ☞

Marie-Pierre Bédard

Date de réception : 24 novembre 2005

Date d'acceptation : 6 janvier 2006